

Je ne serais pas ici devant vous si j'étais encore à gratter mon papier pour moi seul, si des livres n'existaient pas qui portent mon nom en couverture.

Il y eut la chance, des chances successives, des rencontres, la confiance puis l'amitié d'éditeurs courageux – et nous sommes ce soir, face à face, vous oreilles dans l'ombre et moi sonore dans la lumière à cause de ça : certains volumes de papier.

Ce rappel n'est pas de pure forme ; j'ai souhaité rediriger l'invitation qui m'a été faite de lire en public vers les éditeurs de mes trois ouvrages publiés.

Lorenzo Valentin, Alain Fabbiani et Éric Pesty vont porter de leur voix, à ma place, quelques-uns de ces textes qui un jour les ont convaincus de donner d'eux pour qu'ils aient des lecteurs, cet acte oral s'inscrivant, me paraît-il, dans la logique de leur première décision. Je les remercie vivement tous trois d'être là.

Mais avant de les écouter, je dois encore deux trois précisions.

J'ai, quant au livre, à la forme livre, deux certitudes : la première, que sur une table ou un rayonnage un c'est plus propre et moins encombrant que des pages en tas ; la seconde, que le décollement, la séparation qu'opère le livre entre le texte et soi poursuit et porte à son terme le processus d'élimination de la pensée en jeu dans l'écriture elle-même.

Outre ces certitudes ici vite exprimées, la sorte déraisonnable d'auteur que je pressens être possède des doutes.

Je ne suis pas persuadé que la forme livre soit le destin inévitable de l'écrit, ni ce qui en achève le sens.

Je ne suis pas persuadé non plus que le livre, une fois fait, doive nécessairement prétendre être plus que ce bloc de papier qu'il est, aussi noir dedans que le cœur d'une pierre.

Certes un livre demande à être ouvert, et tous les bonheurs de lecture que j'ai moi-même connus m'obligent à condamner le non sens d'oublier qu'il n'est pas une sculpture et abrite en lui des signes.

Mais est-ce à son auteur de l'ouvrir ? N'a-t-il pas précisément accepté cette nouvelle apparence du texte pour s'en dessaisir enfin ? N'est-ce pas au lecteur maintenant de lire, à son tour en intimité avec les caprices et les humeurs, les détours, impasses, échecs, les impudeurs et les masques, les stases et les percées, les lenteurs, accélérations et brusques sautes, les hésitations, les roueries, les excès de santé et les fatigues, les embardees, glissades et chutes de la pensée écrite ?

Et surtout : pourquoi vocaliser ce qui ne fut écrit pour aucune voix ?

La présence ici de Lorenzo, Alain, et Eric me libère d'avoir à vivre ma propre diction comme une trahison des mots silencieux, d'avoir à éprouver que j'aurais dû, cette ligne-là, cette séquence entière, ce fragment, l'écrire autrement.

En acceptant de venir m'exhiber alors que par nature je préfère me tenir dans l'ombre et dans l'écoute et alors que la lecture à haute voix de mes écrits me paraît tout simplement, penserais-je de travers, en desservir le sens, je me suis délibérément mis dans une position intenable. Pourquoi ? Pour éprouver peut-être, dans la recherche d'une solution à cette contradiction, le même plaisir mêlé de tourment qui me fait ou faisait écrire.

*La présence des trois amis aura été l'ultime solution envisagée.
Deux autres l'ont précédée, que je détaille pour les amateurs.*

Solution I

Lire *Qu'est-ce que je fais ici*, « poème parlé [...] improvisé » par David Antin en avril 1973, dans la traduction qu'en a donnée Jacques Roubaud dans *Traduire, journal*, Nous, 2000.

Solution II : TENTATIVE (M)ORALE

Je lirai ce soir

ce texte qu'il a été proposé à l'assistance de prendre[*]
et ne lirai que lui
pour les raisons qu'il aura dites.

Toi

qui m'écoutes

ne seras ni fasciné, ni écœuré, ni froissé ou vexé, ni outré ou consterné ou interdit, ni heurté ou blessé ou fâché, ni séduit, mais peut-être attristé, décontenancé, éprouvé PAR, désolé, amusé, embarrassé, peiné QUE, et plus probablement surpris, gêné, frustré, déçu ou ravi, ennuyé, usé, navré ou content DE

DE
DE

D'apprendre de ma bouche que simplement m'installer à table pour lire simplement je ne le peux simplement pas – ou encore pas

DE me voir refuser le sans filet oral

DE te sentir rappelé à toutes ces fois où le jeu de photocopies dans le sac il eût été tellement préférable de partir

(les mauvais cours obligatoires)

DE voir que je ne veux ou ne peux sortir de mon papier

(mais tu peux, pour lever ce "ou", m'accorder la volonté de ne pas pouvoir)

DE m'entendre asséner mes raisons d'agir comme j'agis

[*] Il y aurait eu une pile de photocopies à l'entrée (à peine différente de celle qu'il y aura eu).

DE ne pouvoir apprécier comment je négocie un tiret, une énumération, une virgule, oui de ne pouvoir me voir, moi le responsable de la prose coupée des *tas*, aux prises avec la fin de ligne, l'ellipse, l'incise, le changement subit de ton, le double point en début de ligne, l'italique à fonction irrégulière, la période étendue, le distique, le saut du trivial au grave, etc.

(sur la fin de ligne, ces deux passages dans l'article de Serge Fauchereau "Olson et la Black Mountain Review" :

- « Si un poète contemporain laisse un espace aussi long que la phrase qui précède, il désire qu'un silence soit respecté par la voix pendant une durée égale. S'il suspend un mot ou une syllabe à la fin d'un vers [...] il veut que ce silence dure le temps que met l'œil – un fil de temps suspendu – pour rejoindre la ligne suivante. » (Charles Olson)

- « J'aime la syncopation de ses rythmes – cela devient tout à fait évident si vous marquez une pause distincte (appelée point de jonction !) à la fin de chaque ligne, et si vous lisez les mots de façon détendue mais clairement un par un. » (Robert Creeley, parlant de son poème *The Name*)

D'être privé de cet effort de concentration si particulier que réclame l'écoute aveugle

D'être spectateur de mon refus d'assumer corporellement la "pensée de la langue"
dont tu me fais crédit peut-être

D'avoir la main occupée par une feuille imprimée alors que tu ne viens pas de courir
poster un chrono un brûlant après-midi d'août

DE m'entendre dire

que le texte que je lis maintenant n'a pas été écrit comme ce que je ne lis pas
l'a été

qu'en tant qu'auditeur je déteste regretter de ne pas avoir le texte mais *souvent*
regrette

que je ne doute absolument pas qu'autrui puisse tirer pour lui quelque chose
de ce que j'ai écrit

que je doute qu'autrui puisse tirer quelque chose de ce qu'il entend de ce que
j'ai écrit, à moins qu'il entende lu un texte comme je n'en écris pas

que j'aurais aussi bien pu lire du pas-de-moi si ce qui compte lors d'une
lecture publique c'est la voix c'est le corps

DE m'entendre citer Quignard dans *Le nom sur le bout de la langue* :

Jean de La Fontaine avait renoncé à réciter ses fables. Il faisait appel à cet effet à un comédien qui s'appelait Gâches et qui se tenait toujours à ses côtés quand La Fontaine craignait qu'on ne lui demandât l'humiliation de se dire.

Mais quel est l'homme qui n'a pas la défaillance du langage pour destin et le silence comme dernier visage ?

DE m'entendre citer un extrait de *La tentative orale* de Ponge :

J'ai longtemps pensé que si j'avais décidé d'écrire, c'était justement *contre* la parole orale [...] pour parvenir à une expression plus complexe, plus ferme ou plus réservée, plus ambiguë peut-être, peut-être pour me cacher aux yeux des autres et de moi-même, pour me duper peut-être, pour parvenir à un équivalent du silence.

DE m'entendre, surtout, citer quelques lignes du *Pro domo et mundo* de Kraus, sans être sûr de tout comprendre, mais parce que je crois entendre dans ces mots du vrai sur la question de la réduction sonore de la pensée écrite :

Pour excuser une séance de lecture :

Il y a littérature quand ce qui est pensé est, simultanément, vu et entendu ; elle s'écrit avec l'œil et l'oreille. Mais la littérature doit être *lue* pour que ses éléments se lient.

Elle reste entre les mains du lecteur seulement (et de celui, seulement, qui est un *lecteur*).

Il pense, voit et entend, et conçoit l'expérience en sa trinité, exactement comme l'artiste qui a donné l'œuvre.

On doit lire, non pas entendre, ce qui se trouve écrit.

Pour réfléchir à ce qui est pensé, l'auditeur n'a pas le temps, pas non plus pour regarder ce qui est vu.

Mais il se pourrait bien qu'il fit l'entendu, en entendant. Assurément, le lecteur entend aussi mieux que *l'auditeur*. Reste à celui-ci un son.

Fasse qu'il soit assez fort pour l'amener à lire et à rattraper, de la sorte, ce qu'il a négligé comme auditeur.

DE m'entendre dire que tu es, auditeur, toujours à la fois trop attentif et trop peu, comme tu es lecteur

DE subir tel assaut de sincérité

DE m'entendre dire et de lire que je n'ai jamais écrit pour l'oreille car j'aurais évité sinon ce qui empêche que l'entendu soit illico compris

DE m'entendre dire que l'auditeur ne peut que perdre le fil de la phrase très longue ou très tordue

DE m'entendre dire ce que je pense pouvoir être ta réaction

DE te voir offrir de garder trace matérielle de la soirée

DE m'entendre lire une liste

DE constater le peu d'intérêt montré par moi au peu d'intérêt montré par moi à organiser plus le présent texte

DE constater le désordre, se confirmant de seconde en seconde, des arguments et contre-arguments

D'être gêné par le bruit du papier qu'on tourne, et la lumière restée allumée

DE mesurer combien cette feuille tenue complique l'occasion de perdre le fil du texte dit et de divaguer en produisant de vagues conjectures dans ce brouillard que génère la lecture, d'escogiter, l'œil sur le cheveu du voisin, un lacet défait, l'éclat métallique

d'un pied de chaise, la paupière un peu lourde, sur ce que les autres saisissent ou ne saisissent pas, font ou feront de ce qu'ils entendent

D'être privé de l'explicitation de mon accès à mon propre texte

DE m'entendre dire que je trouve pour ma part plus intéressant d'entendre mes textes lus par d'autres, même si et sans doute *parce que* là ou là des couacs sémantiques

(contacter un jour Axel Bogousslavsky ?)

DE vérifier qu'au prétexte que tu peux l'accompagner avec l'œil, ma voix se permet de décroître, diminuer, disparaître

DE m'entendre dire que je pratique une écriture à voix basse

DE m'entendre dire *j'arrête là* et ajouter juste après *non*

DE m'entendre dire pour finir un morceau de texte préparé pour un autre soir et qui ne fut finalement pas lu :

Placé, par l'invitation qui m'a été faite de prendre la parole ce soir, à la croisée de chemins pour moi impraticables, j'ai conçu de vous lire, et ceci pour me dégager une issue, plutôt que des textes écrits pour l'œil seulement, une sorte — j'use volontiers, jusqu'à en abuser, de ce beau mot vague — une sorte de *topo*.

Comme vous, en même temps que vous, j'entends une voix. Mais cette voix, que je reconnais mienne et comme telle n'échangerais contre aucune autre, dès lors que je l'entends résonner dans une vaste salle et la sais pénétrer plus que ma paire d'oreilles, ce n'est plus qu'à peine ma voix : je vis la situation de lire devant public comme un moment de dépersonnalisation, une sortie hors de moi véritablement contraire au retirement que j'effectue stylo en main.

Voilà par quoi l'un des chemins susdits se trouve bouché :
par la présence d'une contradiction,
par la perception d'une incohérence profonde à dire haut ce qui s'est écrit tout bas.

Sincérité à mon crédit ou déclaration à charge, c'est ainsi.
Que cette conscience qui monte un mur, non entre l'action et moi mais dans l'acte même — comme nostalgie de conditions où il n'aurait pas eu à se produire, que cette perception trop vive relativement à ce qui est réellement en jeu dise l'importance excessive que je prête, en matière de production intellectuelle, au principe logique de conséquence, et que cette exagération-là révèle ma mauvaise mesure de la capacité de chacun de procéder, par mécanisme réflexe ou effort volontaire, à divers ajustements entre l'accompli, le voulu et le pu — — c'est ainsi.

La contradiction ne peut être exprimée que DANS la contradiction.
Voici la seconde voie obstruée : un silence ici, au prétexte, tu, que jamais mes textes n'ont été écrits pour être portés par une voix, que je ne saurais pas les *respirer*, qu'il me faudrait pour ça les réécrire.

Entre la voix vive, laquelle pour les raisons susdites m'assèche terriblement la bouche et me contraindrait à substituer des pauses-eau aux nécessaires que l'ordre des mots ou leur désordre devrait exiger, et un impossible silence plus respectueux des longues incises, des blancs, des parenthèses et autres solutions de continuité, il m'était apparu, comme je préparais cette soirée, qu'il me restait peut-être la voix basse, le marmonnement au plus près de mon propre lire quand je relis pour vérifier que *j'y suis*, en direct ou enregistré-amplifié.

J'ai, depuis, cloué ces deux portes :
une inintelligibilité au plus près de l'intime,
et l'artifice de *m'entendre* devant les autres.

Il y avait eu encore quelques disons
tas de lignes autour de l'idée de lire
et c'est à ces qu'il reviendra de mettre un terme :

Si ma conviction était que la distraction est tapie dans l'écoute et que la lumière favorise sa venue, je demanderais le noir.

(Dans le noir)

Si elle était que cette nuisible ne s'occit pas ainsi mais en la nourrissant, je lui donnerais des mots.

(Avec des mots dans le dos de la voix)

Si elle était que la distraction tapie dans l'écoute est un présupposé de l'exercice, et qu'une bouche en mouvement, un corps mal à l'aise sont les sources d'un comprendre complémentaire, alors je renoncerais à tout effet.

À qui reprocherait à mes corps et voix une sorte de distance :
Je ne peux mieux participer qu'en étant lu.

*Écrire sur la question pourquoi ne puis-je pas dire mes textes ?
de telle façon que l'analyse, répudiant l'objet, réponde à
comment puis-je les dire ?*

*Je ne peux pas dire mes textes
parce qu'ils n'ont pas été écrits pour ça, la voix,
mais contre ça, l'humaine théâtralité du corps, surtout
le manque physiologique de ponctuation nette.
Je crois que leur singulier étagement vertical brise les postures rhétoriques,
ainsi m'épargne les crampes idiomatiques, les masques du poète asianisant, du
penseur ou de l'idiot absolu.*

*Je ne peux pas dire mes textes
parce que je n'y arrive pas,
je veux dire — formule haïe —
ma diction leur ôte du sens.
Renoncer pour les mieux dire à ce que je suppose être leur différence : un seuil
d'auto-contradiction que je ne franchis pas.*

*Je ne peux pas dire mes textes
parce que la présence d'un auditoire intérieurement me mine,
je me sens pousser des ailes de panique,
ma langue est grosse et sèche,
je rêve d'être dans le profond de la forêt à observer pourrir une souche.*

DE m'entendre conclure virgule après avoir fini virgule en évoquant à la ligne
cette autre solution qui aurait consisté à dire n'importe quel texte à la ligne
en faisant tout entendre virgule comme une dictée en pire en pire en italiques point